


David Remnick, à la recherche de l'instant décisif

Article paru dans l'édition du 02.06.06

 L'ESPOIR, mais aussi la vanité, du reporter se résume à ceci : qu'en dernière instance, les personnages publics baisseront la garde, qu'ils se laisseront aller à être eux-mêmes, qu'ils traverseront cette frontière invisible. Mais de façon générale, ils font tout leur possible pour s'assurer que cela n'arrive jamais. » C'est avec ces mots que David Remnick, l'actuel rédacteur en chef du New Yorker, clôt la préface de son nouveau livre, Reporting, un recueil de vingt-trois essais écrits entre 1994 et 2006 pour son légendaire magazine.

Bel homme, l'oeil froid et perçant, un je-ne-sais quoi de méfiant et de retranché dans les gestes, David Remnick est depuis 1998 le patron de la plus vénérable institution culturelle américaine. Son style éditorial représente, outre-Atlantique, un idéal d'exigence journalistique : impartialité, érudition, limpidité, exactitude.

Remnick, dans cette brève préface, avoue s'intéresser tout particulièrement « aux sujets qui tendent à être élusifs », afin de les observer de près, « ne sera it-ce qu'un seul moment ». Voici donc Al Gore, en cabotin désabusé après sa défaite. Tony Blair, en mégalomane humaniste se surprenant à rêver à l'élimination des Mugabe de la planète. Vaclav Havel, fantasque et irrésistible, aux commandes de son scooter dans le palais présidentiel de Prague. Alexandre Soljenitsyne, fixant le lecteur de son regard bleu glace, telle une apparition, dans sa retraite du Vermont. Et Philip Roth, Don DeLillo, Vladimir Poutine, Benyamin Nétanyahou, le dernier Romanov ou encore Mike Tyson. Sans oublier les reportages sur La Nouvelle Orléans après Katrina, la montée du Hamas en Palestine - remarquablement informés, et construits avec toutes les articulations dramatiques d'un livre de fiction.

Obnubilé par sa volonté de saisir, dans une situation donnée, ce qu'il appelle « l'instant décisif », Remnick est à l'affût de détails prégnants : capturer une angoisse au détour d'un regard, fixer le zeitgeist, mais sans pompe, et avec une immense discrétion. Son style est impeccable, lisse, lucide, et sans complaisance.

« J'étais l'inverse d'un spécialiste », écrit Remnick de ses premières années passées au Washington Post. Car c'est dans ce journal de l'establishment qu'il commence, en 1982, sa carrière. Débutant encore, il est préposé aux homicides, pour s'entendre dire par l'éditeur du soir : « Pas plus de deux paragraphes, hein, et pour le titre, tu mets juste « tuerie ». » Dès 1988, il devient correspondant à Moscou. « Personne ne voulait y aller, se souvient-il. Il faisait froid, il y avait les réunions interminables du Politburo, et la nourriture était horrible. » Mais à peine est-il arrivé qu'il est témoin de l'un des événements majeurs de la fin du siècle dernier : la chute de l'Empire soviétique. Cette expérience inspire son premier livre : Lenin's Tomb, qui remporte le prix Pulitzer en 1993. Entre-temps, Remnick est embauché au New Yorker par la très controversée Tina Brown, à laquelle il succédera six ans plus tard.

En 1997, il publie une suite à Lenin's Tomb intitulée Resurrection, mais aussi une première collection de ses articles du New Yorker : The Devil Problem (and Other True Stories). L'année suivante, fier de son éclectisme, il se consacre à sa passion, la boxe, avec King of the World : Muhammad Ali and the Rise of an American Hero.

Ce qui le fascine par-dessus tout ? « Les personnages hantés par l'idée de changer le cours de l'histoire. » En cela, Reporting est un petit chef-d'oeuvre de ce journalisme qui, selon Hegel, fait de la fréquentation assidue du journal le coeur philosophique de la vie.

Lila Azam Zanganeh

